

Écologie : mes mesures

(Texte en friche, état au 20 mai 2019)

Petit inventaire de comportements personnels visant à réduire mon Empreinte écologique, accompagné de réflexions, de conseils et de liens pour se documenter.

Locomotion
Consommation
Sobriété chez moi
Engagement dans mes achats
Citoyenneté
Art
Pour m'informer

* * *

Avant-propos

Beaucoup de gens ont envie d'en faire plus pour la planète et pour les autres mais ne savent pas trop comment s'y prendre. Voici quelques petits conseils très accessibles pour la plupart.

Je n'écris pas cette liste pour montrer patte blanche, pour me confesser – le registre de la culpabilité ne m'intéresse pas. Je raconte mes gestes parce que le fait de m'exposer m'aide à m'impliquer. Il est plus facile de faire ce que l'on dit que de ne pas le faire car la dissonance cognitive est inconfortable.

Deuxièmement, si je raconte mes gestes, c'est parce qu'ils ancrent mes paroles dans l'expérience vécue. Ce ne sont pas des «il n'y a qu'à» mais des «il y a» concrets et partageables.

Je ne suis ni un simple écolo (militant de la cause environnementale), ni un écologue (l'écologie peut se définir comme la science des rapports des organismes avec leur environnement), j'essaie d'être un écosophe (expression empruntée à Félix Guattari). L'écosophie est une pensée et une sagesse de l'environnement, c'est une écologie intégrale. Notre civilisation technicienne s'est fondée sur un fantasme de *domination*. Cette domination détruit. Elle peine à comprendre que nous dépendons de ce qui nous environne et que faute d'en *prendre soin*, c'est notre existence même que nous menaçons. Prendre soin des hommes, prendre soin des bêtes, prendre soin des végétaux, prendre soin des choses, voilà le programme de l'écosophie. Cependant, il faut aller plus loin que la vision utilitariste, car si nous nous contentons de ne prendre soin que de ce qui paraît utile à notre usage, c'est nous-mêmes que nous aimons encore à travers ce soin, et pas véritablement ce qui nous fait face. Une véritable écosophie implique un amour désintéressé, c'est-à-dire la capacité de nous émouvoir de ce qui n'est pas nous.

L'écologie, ce n'est donc pas seulement *prendre soin*, c'est aussi *ménager* (sans vouloir à tout prix aménager).

Nous vivons à l'heure de la sixième extinction massive de la vie sur Terre et nous en sommes responsables (cette responsabilité se nomme anthropocène, voire même « capitalocène » selon les auteurs). Pour la survie de l'humanité, mais aussi par amour de ce qui nous environne, nous devons radicalement changer. Ce changement de civilisation va avoir lieu. Aura-t-il lieu à temps ? Personne ne le sait. Mais nous y travaillons. Nous approchons d'un seuil où s'opèrera un phénomène de bascule, et ce qui correspondait à des pratiques minoritaires va devenir phénomène de société.

La pensée écologique appelle à un changement de valeurs pour guider nos vies. Il ne s'agit pas seulement d'une invitation à la simplicité volontaire. La sobriété risque fort de tourner au vinaigre si nous nous arrêtons sur le slogan « moins ». Il faut immédiatement lui ajouter « mais mieux ». Il est beaucoup plus constructif de se concentrer sur de nouveaux gains, plutôt que de serrer les dents en se focalisant sur nos renoncements. Pour que le changement puisse véritablement réussir, il implique une *éducation des désirs*. Cette éducation des désirs suppose que si l'on renonce à quelque chose, c'est à la condition qu'on y gagne autre chose. Nous n'aimons pas les interdictions pures et simples. Nous sommes beaucoup plus disposés à faire des efforts si on nous permet de poursuivre ce qui nous tient à cœur, mais en nous invitant à nous y prendre d'une autre manière. A chacun de faire ses propres choix.

Je ne crois à la sobriété que teintée d'ébriété, celle du poète, celle de l'artiste, celle du philosophe, celle du sujet moral (et oui il y a un allégresse morale), celle de celui qui jouit pleinement de ce qu'il a plutôt que de souffrir de ce qu'il convoite, celle de celui qui partage. La sobriété sera triste et souvent intenable si nous l'abordons sous le jour de l'abstinence et de la privation. Il ne s'agit pas d'opposer l'avoir au non-avoir mais l'avoir-beaucoup à l'avoir-bien, l'excès à la modération, l'ivresse à l'ébriété. C'est aussi une question de goût. Celui qui savoure un verre de vin est dans le goût, celui qui s'enfile son litron glisse vers le dégoût.

La simplicité volontaire s'oppose donc à l'ivresse, celle des Néron brûlant notre Rome planétaire, celle des compagnies pétrolifères grillant notre ciel, celle des « investisseurs » contemplant la fumée et les cendres (et les dividendes), le cigare au coin des lèvres.

Une éducation des désirs dans une société portée vers la modération soulignera la supériorité du qualitatif sur le quantitatif. Et, contrairement à ce qu'on veut nous faire croire, ce n'est pas une question de prix. Les produits les plus agressivement promus par la publicité ne sont pas ceux qui sont utiles ou plaisants, pas non plus ceux qui possèdent le meilleur rapport qualité/prix, mais ceux qui, en touchant la corde sensible de nos fantasmes et addictions, ont la meilleure capacité à maximiser le profit d'un investisseur. C'est là malheureusement le seul critère du marché.

La logique économique du capitalisme n'a pas besoin de personnalités authentiques et sereines, elle a besoin de producteurs-consommateurs abrutis et insatiables. Il est par ailleurs insuffisant de dénoncer les actionnaires comme les seuls bourreaux et bénéficiaires de cette exploitation, car eux-mêmes sont abrutis et insatiables. Pour donner consistance

à nos vies, nous avons besoin d'une cure de désintoxication. L'authenticité et la sérénité seront le gain de cette libération.

Locomotion

Baptiste Morier synthétise bien à mes yeux la question du choix des moyens de locomotion: «Il ne s'agit pas de déclarer la guerre [à tel ou tel moyen de locomotion] mais de favoriser l'usage de chaque mode de déplacement là où il est le plus efficient en termes d'occupation du sol, de pollution de l'air, de bruit, de fluidité du trafic, de santé publique et d'efficacité énergétique.»¹

Plutôt que de nous faire les esclaves consentants d'une *ultramobilité* («toujours plus vite, toujours plus loin») impatiente et stressée, nous gagnons à privilégier l'*altermobilité* (l'autopartage, le covoiturage...), et plus encore la *proximobilité*, c'est-à-dire la capacité de nous donner du temps en nous organisant une qualité de vie locale (transports publics, vélo, jambes...).

L'avion :

À côté de l'écriture, la photographie de paysage est mon métier, donc le voyage est mon métier. Pourtant ces dernières années, j'ai beaucoup changé ma façon de voyager. Cela s'est passé en deux étapes. D'abord, entre 2008 et 2014, j'ai réduit la fréquence de mes vols. *Partir moins souvent mais plus longtemps* permet aussi de s'installer dans une lenteur plus sereine (c'est l'inverse du discours publicitaire des compagnies *Low Coast*). Je visitais moins de pays, mais je les découvrais plus en profondeur, ce qui m'évitait aussi d'y retourner pour reprendre un reportage inachevé. À l'occasion, j'essayais de regrouper plusieurs destinations afin d'économiser des vols. Par exemple, j'ai profité de mon voyage au Vietnam pour poursuivre en Australie puis en Nouvelle Calédonie, ce qui représente nettement moins d'avion que si j'étais chaque fois parti de chez moi. De plus, je payais des compensations de CO₂ à MyClimate, mais j'ai fini par considérer que c'était là un système sournois d'indulgences, sorte de permis de polluer. Finalement, fin 2014, j'ai décidé de boycotter l'avion, définitivement. Je continue de tenir cet engagement. Je ne fais plus de voyages lointains. Peut-être ferais-je une exception un jour mais pour le moment, je donne à ce pari une dimension symbolique qui me donne la force de renoncer. En renonçant à l'exotique (qui pourtant a ses vertus, notamment celle d'ébranler notre ethnocentrisme), je me rabats sur le poétique, déplacement infime mais effectif. L'exotique ne dépend pas de moi et je dois aller toujours plus loin pour le chercher. Le poétique est au contraire un état d'esprit, une façon de regarder autrement ce qui est devant les yeux. Ce n'est plus le spectaculaire, c'est le contemplatif. La tentation de «consommer» un voyage sera moindre. Je ne voyage pas pour agrémenter ma page Facebook, je voyage pour m'émouvoir.

Les voyages ont considérablement enrichi ma vie et je n'ai pas l'intention de vous en décourager. Je vous invite seulement à réfléchir sur votre façon de voyager, à commencer par la question de la lenteur qui est l'un des critères de distinction entre le voyage et le tourisme. Seul un voyage *prolongé et immersif* peut prendre une dimension existentielle

1. *La Revue Durable*, N° 58, hiver-printemps 2016-2017, p.47. Ce numéro consacre un grand dossier tout à fait remarquable sur la mobilité.

et formatrice. C'est le cas des séjours linguistiques, des stages à l'étranger ou des très longs périple. On dit un peu trop vite que le temps c'est de l'argent, mais si vous passez votre vie à courir, y compris en voyage, jamais l'argent ne vous rendra le temps.

La voiture :

Depuis que j'ai boycotté l'avion, j'aurais pu me rattraper en utilisant deux fois plus la voiture (c'est ce qu'on appelle «l'effet rebond», une compensation qui annule l'efficacité de nos efforts). Au contraire, j'utilise deux à trois fois moins la voiture qu'avant 2014. Je vis beaucoup plus là où j'habite. Je ressens moins le besoin de changer d'air, ce qui me permet aussi de me déplacer davantage à pieds. D'autre part j'essaie de regrouper mes courses afin de faire en une seule fois ce qu'avant je faisais en plusieurs déplacements. Je vis moins dans la précipitation et l'impulsion, davantage dans la planification. Cela m'épargne le stress des fausses urgences.

Ma voiture est une fourgonnette dans laquelle je peux dormir, pas un signe extérieur de richesse. J'ai choisi un modèle peu puissant et donc moins gourmand. J'ai renoncé aux modèles automatiques qui consomment plus. Bien que mon métier m'amène beaucoup en montagne, je n'ai jamais eu de 4x4 et je l'ai rarement regretté. Cela dit, je reconnais pour certains montagnards l'utilité d'un 4x4, alors que je la conteste aux 4x4 de ville, ces «tanks urbains».

Ma fourgonnette avec son lit, c'est ma chambre d'hôtel, mon atelier et ma boutique. J'ai toujours des caisses de livre à vendre, et beaucoup de matériel utile à mon métier. Dans ces circonstances, je ne suis pas très doué pour le covoiturage même si par le passé j'ai fait souvent le chauffeur. À chacun de trouver les solutions qui lui conviennent. Si vous habitez dans une grande ville, vous pouvez renoncer à la voiture, les transports publics ou le vélo sont plus efficaces. Si vous habitez en campagne, ou si comme moi vous travaillez en campagne, la voiture reste très utile.

Le train :

Si le train dégage vingt fois moins de CO₂ par personne/km, il devient totalement répréhensible de prendre l'avion pour faire 500km alors que le train nous amène au centre ville, et dans un meilleur confort.

Le vélo :

Certains ingénieurs continuent de se masturber devant le rêve de voitures volantes alors que l'avenir de la locomotion, surtout en ville : c'est le vélo ! Amsterdam l'a compris. L'Allemagne en prend le chemin. Des millions de gens s'y mettent.

Concernant le vélo électrique, ses pourfendeurs ne se posent pas la question cruciale : que vient-il remplacer ? S'il remplace le vélo mécanique, c'est une régression. S'il remplace la voiture, c'est un progrès. Si c'est une personne âgée qui n'a plus la force de faire du vélo sans assistance et qui ne veut pas prendre sa voiture, je me réjouis de la voir en vélo électrique. Il faut toujours contextualiser.

À pieds :

Il y a quelques années, je me suis fait voler mon vélo. Je n'en ai pas racheté. Par quoi ai-je remplacé le vélo ? Je réponds sans hésiter : la marche. Là encore, la situation est très personnelle. Je suis ravi de ne plus avoir de vélo, c'est pour moi une étape vers le désencombrement.

J'évite les ascenseurs, à commencer par celui de mon immeuble, et je me félicite en pensant que les escaliers sont bons pour mon cœur et ma condition physique. J'estime faire en moyenne 12 étages à pied par jour, sans effort.

Consommation

Certains politiciens parlent beaucoup d'économie d'énergie mais évitent soigneusement de parler d'économie des matières premières. De son côté le monde marchand fait tout pour nous inciter à consommer. Il essaie de nous faire croire que le comportement écologique consiste simplement à recycler. Ce ne serait donc pas au producteur de faire des biens durables mais au consommateur de faire durer la camelote qu'il lui vend. Or, si nous sommes dans une société de surconsommation, c'est parce que nous sommes dans une société de surproduction. Les producteurs (les «investisseurs») sont les marionnettistes des consommateurs. Les discours qui font peser toute la responsabilité sur les épaules des individus sont écrasants. Dans sa solitude, à chaque tentation d'achat, le consommateur éprouve la reconduction épuisante du dilemme entre l'impression que ses sacrifices sont dérisoires ou au contraire l'impression, largement trompeuse, d'avoir fait sa part.

Alors, plutôt que de culpabiliser le consommateur, j'ai envie de lui dire : si « consommer c'est voter », il s'agit d'un *pouvoir* que nous avons-là. Et ce pouvoir, avant tout, c'est celui de refuser. C'est notre meilleure arme contre les crimes des multinationales. Refuser, c'est la base de la pyramide de Béa Johnson : « *refuser* (ce dont nous n'avons pas besoin), *réduire* (ce dont nous avons besoin), *réutiliser* (ce que nous consommons), *recycler* (ce que nous ne pouvons ni refuser, ni réduire, ni réutiliser) et *composter* le reste » (Zéro déchets, J'ai Lu, 2013, p.24). À bien respecter ces cinq étapes, nous comprenons que l'écologie n'est pas un recyclage extensif comme le prône l'imposture de l'économie circulaire. Une économie véritablement circulaire est une économie *permacirculaire*. Comme pour la permaculture, la notion de permanence prime (Dominique Bourg et Christian Arnsperger, *Écologie intégrale. Pour une approche permacirculaire de l'économie*, PUF, 2017). Selon le principe de la réutilisation, l'objet le plus écologique est souvent celui qui existe déjà.

Pour connaître l'Empreinte écologique d'un objet, il faut tenir compte de son énergie grise, c'est-à-dire du coût environnemental de sa fabrication (par exemple, j'ai lu quelque part qu'un ordinateur à écran plat nécessite en moyenne 436 kg de combustible fossile, 22 kg de produits chimiques et 1 500 litres d'eau !). Les discours publicitaires qui veulent vous vendre de nouveaux objets « plus écologiques » participent à l'obsolescence programmée dès lors qu'ils vous incitent à remplacer un objet qui fonctionne encore. En ce qui concerne les objets que nous allons quand même acheter, nous nous poserons les questions suivantes : est-ce durable, réutilisable, réparable, recyclable, biodégradable ?

Les produits industriels tels qu'ils sont faits nous rendent difficile le respect des conseils de Béa Johnson. Pour ne pas nous décourager, celle-ci nous invite à pratiquer la sobriété non pas comme une contrainte mais comme un jeu, un défi. Pour ma part, je ressens une fierté et une liberté quand j'ai réussi à renoncer à quelque chose qui s'avère un faux besoin.

Les ennemis de cette économie permacirculaire sont les chantres de la « croissance ». La croissance est le plus monstrueux de tous les mythes économiques, un mythe déconstruit par les plus grands penseurs de notre temps. Je développe cette question dans mon texte « Le PIB, la croissance et l'entropie », publié sur la page *Engagement* de mon site Internet : www.canyons-photographies.com

Sobriété chez moi

L'économie domestique n'est pas un champ de larmes, ce n'est pas un inventaire de privations mais un art d'éviter le gâchis. Il suffit parfois simplement de mieux s'organiser.

Choix du logement :

Vivre en appartement plutôt qu'en villa, cela a un immense impact en matière de sobriété. On y gagne énormément de temps libre, on s'économise quantité de frais et de dépenses énergétiques (chauffage, machines d'entretien...), et on génère considérablement moins de déchets. De plus, si l'on habite en ville, on peut faire ses courses à pied. La proximité du lieu de travail est une question centrale en termes de budget, de temps libre et de gestion du stress (je serais curieux de connaître les impacts des embouteillages sur les maladies cardio-vasculaires).

Pour nombre de bourgeois, la villa (ou pis, la résidence secondaire), symbole de réussite sociale, n'est rien de plus en réalité qu'un esclavagisme d'apparat. Et pendant que les propriétaires tondent leur gazon, je me promène.

Chauffage :

En hiver, j'aère plusieurs fois brièvement plutôt qu'une seule fois trop longtemps, au risque de refroidir l'appartement. La nuit, je baisse les stores pour ajouter une isolation supplémentaire. Et je n'ouvre pas la fenêtre, c'est la porte de la chambre qui reste grande ouverte et aère. Pas besoin d'aérer la salle de bain après la douche puisque je laisse la porte ouverte quand je la prend, ce qui contribue à humidifier l'appartement en hiver.

Eau :

J'ai posé des économiseurs d'eau *AquaClic* sur mes robinets et sur mon pommeau de douche. Ce sont des filtres qui limitent le débit. Aux toilettes, j'utilise la petite chasse d'eau qui ne vide pas tout le réservoir quand ce n'est pas utile. Je prends rarement des bains, qui consomment plus que les douches. Je ferme le robinet de la douche quand je me savonne (avec un savon, pas de gel douche), et je ne prends pas de douche tous les jours. Travailler à l'ordinateur ne fait pas transpirer. Pourquoi prendre une douche quand on est propre ? « Pourquoi mettre des habits à la lessive chaque soir, n'avons-nous pas un nez et des yeux pour juger quand il est temps ? » disait une spécialiste de l'hygiène. L'hygiénisme maniaque de notre société d'hyperconsommation réduit la biodiversité du microbiote de la peau. Il en résulte une recrudescence d'allergies et de maladies auto-immunes. Nous devons avoir à l'esprit la notion d'*hygiène ciblée*, comme soigner une plaie ou se laver les mains avant de manger.

Comme je mange peu gras, je lave la vaisselle sans produit, et souvent l'eau froide suffit. Je fais mes lessives à 40° et sans pré-lavage. Je n'ai pas de machine à lessive chez moi, j'utilise celle de l'immeuble.

Électricité :

Concernant ma fourniture en électricité, je me suis abonné auprès de mon prestataire de service en choisissant le programme le plus orienté vers les énergies renouvelables, lequel s'appelle dans ma région *Le choix Visionnaire*. Ce choix implique un approvisionnement en énergie 100% locale, réparti entre l'hydraulique et le solaire. On peut choisir le pourcentage de chacun de ces deux secteurs, j'ai choisi 100% solaire (ce n'est pas une source d'énergie irréprochable mais dans l'état actuel de mes connaissances, elle me semble être l'une des moins mauvaises). Bien que cela double ma facture d'électricité, je l'accepte comme une participation citoyenne à la transition énergétique.

- Concernant l'énergie en stand by, seuls sont branchés les appareils que j'utilise, quand je les utilise. Je ne recharge pas mes appareils plus de temps qu'il n'en faut, la nuit par exemple. Car lorsqu'un appareil est chargé à 100%, le transformateur, lui, continue d'absorber de l'électricité.

- La télévision est un autre symbole de fausse richesse. Elle occupe le centre du foyer comme jadis l'église occupait le centre du village. Combien de dizaines de milliers d'heures perdons-nous durant notre vie à regarder ces niaiseries télévisuelles, hypnotisés et incapables de nous contenter des très rares bonnes émissions? La télévision est un instrument majeur d'abrutissement des masses, au détriment du dialogue ou d'autres activités tellement plus intelligentes. D'autre part, même un téléviseur LED consomme beaucoup d'électricité, et encore davantage si on lui adjoint un lecteur DVD/Blu-ray (et une télécommande). Je me suis séparé de ma télévision en 1995 et je m'en remercie chaque jour. Quand j'annonce que je n'ai pas de télévision (ce que je déclare à la moindre occasion), j'ajoute tout de suite que j'ai une bibliothèque. Télévision et bibliothèque sont ainsi mis dos à dos comme alternative radicale entre abrutissement et culture.

- La musique est un art, pas un bruit de fond. Le rapport le plus noble à la musique n'est pas de l'écouter mais de la jouer. Je ne suis pas musicien, alors quand je mets de la musique, au moins ai-je le respect de l'écouter. Je n'ai pas le réflexe en arrivant chez moi d'enclencher ma vieille stéréo (qui a trente ans et que j'utilise sans télécommande). Le principe de la méditation en pleine conscience, qui nous invite à faire consciencieusement ce que l'on fait, devrait s'appliquer en priorité à la musique. Une mauvaise musique est un énervement, c'est-à-dire une stimulation nerveuse. Une bonne musique est un art, c'est-à-dire un emportement émotionnel.

- Je ne possède aucun de ces appareils qui consomment de l'électricité : téléphone fixe et son chargeur, tablette, aspirateur à main ou de voiture, montres digitales connectées, rasoir électrique. Je n'ai pas de lave vaisselle et je m'arrange pour avoir le moins de vaisselle possible à laver. Pas d'aquarium, de sauna, de climatiseur, d'humidificateur, etc. Au moment où j'écris ces lignes (mai 2019) la plupart de mes objets électroniques d'usage professionnel sont vieux d'une dizaine d'année au moins (ordinateur, imprimante, GPS, smartphone, montre...). Je reste pleinement satisfait de ces outils et ne ressens aucun besoin de les remplacer.

- Je n'utilise pas de congélateur. Je vide et j'éteins le frigo quand je pars en voyage.

- J'utilise une bouilloire pour chauffer l'eau et non pas une casserole. Je la remplis uniquement de la quantité dont j'ai besoin.

- J'ai une imprimante multifonction qui me permet aussi de photocopier ou de scanner des documents, utiles notamment pour mon métier. Les scans m'économisent du papier et des courriers postaux. J'imprime beaucoup moins que par le passé, et quand j'imprime,

c'est souvent sur du papier recyclé (celui-ci n'encrasse plus les têtes d'impression comme naguère) ou du papier dont le verso est déjà imprimé (autre forme de recyclage). Je sélectionne le mode rapide, qui utilise moins d'encre et moins d'énergie.

Internet :

Je reste sobre dans mes connections à l'Internet et je préfère la liaison par câble à celle par WiFi. Je ne m'adonne à aucun jeu vidéo, c'est un monde auquel je suis allergique. L'utilisation permanente de l'Internet et du *Cloud* est une consommation considérable. J'ai complètement boycotté le *Cloud* là où je le pouvais. Je synchronise mes appareils par câble, et je sauvegarde sur un jeu de disques durs externes. Dès que j'ai fini de consulter mes emails ou autre activité sur l'Internet, j'éteins mon routeur (un routeur a une consommation élevée en dehors de la durée d'utilisation). Je n'envoie pratiquement jamais de photos en dehors de mon activité professionnelle de photographe. Je supprime systématiquement les anciens e-mails reçus, les e-mails envoyés, les spams et je vide la poubelle. Les rares contenus importants trouvés sur l'Internet sont téléchargés et transférés sous forme de notes. Presque jamais d'images, ni de musiques, et encore moins de vidéos. D'autre part, au lieu de télécharger mes e-mails, je les consulte à distance.

Concernant les GAFA (Google, Amazone, Facebook et Apple) : j'ai réussi à me passer de Google en lui préférant le moteur de recherche éthique Lilo. J'évite Amazone comme acheteur mais mon éditeur collabore avec Amazone pour vendre mes livres. Je n'en fais pas une maladie mais je ne rate pas une occasion pour inviter mes acheteurs à faire vivre les librairies plutôt que de passer par le commerce en ligne. Facebook : je n'y vais presque jamais. Apple : ça fait trente ans que je suis sur Mac et c'est une interface intuitive qui m'est familière. Ils faisaient du matériel fiable et mon ordinateur comme mon iPhone ont plus de dix ans. Si Apple continue sa stratégie récente d'obsolescence programmée, je ferai l'effort de les quitter.

Réseaux sociaux : je ne fais jamais de *selfie*, je n'ai pas de go-pro, je n'encombre pas les réseaux sociaux (j'ai un compte Facebook vide, je n'ai ni Instagram, ni Twitter. Je ne vais presque jamais sur le compte des autres et je ne consulte que très rarement des vidéos sur YouTube). Les emails et SMS me suffisent.

Désencombrement :

Pas de moquettes, tapis, nappes ou rideaux, ce sont des nids à poussière et à acariens. Ils réclament de l'entretien, donc des produits et du temps.

Quand mes parents sont décédés et que j'ai libéré leur maison, je n'ai presque rien conservé. J'ai vendu certaines choses, j'en ai jeté d'autres, et j'ai surtout donné. J'ai profité de l'élan de ce grand débarras pour faire aussi un très grand tri de toutes mes possessions. Finalement je me suis libéré de la moitié de mes objets.

Partage :

Il n'est pas vrai que l'être humain est naturellement égoïste et ceux qui dénoncent notre excès d'individualisme oublient que pour être des sujets libres et responsables nous devons d'abord nous émanciper (individualisme ne veut pas dire égoïsme). L'enfant est dépendant ; l'adolescent apprend l'indépendance ; l'adulte indépendant découvre l'interdépendance. Il faut un minimum d'indépendance pour pouvoir collaborer.

Selon Aristote, la vraie richesse réside dans l'utilisation des objets et non dans leur propriété. Si nous prenons la mesure de cette suggestion, nous remarquons que les locations, les prêts, les échanges de services, le troc, les dons et contre-dons, le marché de l'occasion, les coopératives et les coopérations, la vie associative, nous permettent de jouir de davantage d'objets à moindre frais, tout en économisant le bilan énergétique du parc de ces objets et en optimisant l'usage de chacun de ces objets.

Le partage ne concerne pas seulement les activités laborieuses mais aussi tout ce qui fait lien social, et par exemple le fait de s'émouvoir ensemble. Le vantard est pathétique. Il passe sa vie à dire «j'ai ci, j'ai ça ; j'ai fait ceci, j'ai fait cela». Le contemplatif est celui qui s'émeut de ce qui n'est pas lui, et qui s'émeut d'autant plus qu'il peut partager son émoi. Le fanfaron est en compétition, le contemplatif est en partage.

En ce qui me concerne, je me suis beaucoup impliqué par le passé dans diverses associations sportives et un peu dans une association artistique. Plus récemment, je me suis retiré de ces associations pour me concentrer sur mes deux activités principales et si peu lucratives que sont l'art et la philosophie. Ce que j'entends ici par art sur le terrain du partage, c'est s'émouvoir ensemble. Et ce que j'entends ici par philosophie sur le terrain du partage, c'est prendre soin du vrai, du beau, du juste et du bien, c'est-à-dire lutter contre le faux, le laid, l'injuste et le mal (cette lutte est une tâche pénible qui demande du courage. On ne fait de la philosophie que par souci d'autrui).

Engagement dans mes achats

Équitable :

Je fais attention au label «commerce équitable». J'accorde une grande importance à la convergence entre l'écologie et l'économie sociale et solidaire.

Local :

Quand je peux, je privilégie les produits locaux.

Qualitatif :

Je préfère la qualité à la quantité. J'achète souvent des objets haut de gamme (à ne surtout pas confondre avec le luxe) afin qu'ils durent plus longtemps, soient plus efficaces, génèrent moins de déchets, et consomment moins d'énergie. La course aux prix bas génère beaucoup d'effets pervers. À ce titre, on peut considérer les produits bio comme du haut de gamme.

Emballages :

J'applaudis le commerce en vrac. Pourtant je l'avoue, je n'y ai pas souvent recours.

- Je bois l'eau du robinet. Je n'achète que rarement des boissons en bouteille et jamais de sodas. Dans ma voiture, j'ai une gourde en métal que je remplis d'eau. Les bouteilles en plastic représentent je crois le tiers des emballages en plastic des ménages. C'est au moins un domaine où je suis sobre.

Discrétion :

J'évite les vêtements de marque, je leur préfère la discrétion. Je m'autorise à porter des habits usés ou défraîchis. D'ailleurs, un objet usé est un compagnon, la mode du *vintage* l'a compris. Les objets neufs n'ont pas de personnalité. La plupart de mes vêtements n'ont pas besoin d'être repassés et s'ils sont chiffonnés, qu'importe. Les taches ne m'ont jamais fait perdre la face. Je ne porte pas de bijoux, gourmettes, chevalières, ou petites chaînes autour du cou. J'ai pour la montagne une vieille montre-boussole-altimètre. Elle est complètement griffée et je m'en fiche.

Quant aux bijoux des femmes, je les aime en bois ou en métal commun. Les diamants et rubis sont couverts du sang de ceux qui les ont extraits. L'or pue le cyanure, le mercure et le gaz chloré (voir le film *Dirty gold war*, de Daniel Schweizer). Tout ce qui ressemble à de l'ostentation me répugne. Le bling-bling, le tape-à-l'œil me répugnent. L'écrasante majorité des produits de luxe sont laids. Les montres de luxe sont laides, les yachts sont laids, la haute couture est grotesque et les palaces n'ont aucun charme. À mes yeux, il ne suffit pas de refuser ce monde de paillettes, il faut en parler pour casser son aura.

Végétarisme :

Il faut dix fois plus de ressources pour nourrir un carnivore que pour nourrir un végétarien. Et le végétarien ne se fait plus complice du martyr des animaux de boucherie. Il faut savoir également que la production mondiale de méthane par les bovins contribue davantage à l'effet de serre que la production mondiale des gaz d'échappement des voitures ! De nos jours, de nombreuses études ont prouvé que les végétariens sont en meilleure santé que les carnivores, qu'ils ont une alimentation plus variée et moins carencée, que leur budget alimentation est inférieur (même s'ils consomment bio) et que leurs aliments ont plus de saveur, surtout s'ils sont bio. Précisons qu'un aliment bio se révèle moins cher qu'un aliment issu de la monoculture industrielle si l'on tient compte de ceci : il contient beaucoup moins d'eau et donc davantage de substances nutritives ; il ne contient pas ces traces de pesticides que vous payez en frais de santé.

Pour ma part, je n'ai pas encore réussi à devenir totalement végétarien mais j'ai diminué par deux ou trois ma consommation de viande ces dernières années.

Citoyenneté**Pétitions :**

Je reçois les messages d'alerte de *Avaaz.org*, *We sign it*, ou encore *350.org*. Je ne signe pas toujours, seulement quand je suis convaincu, je conserve ma distance critique.

Associations :

Je soutiens financièrement plusieurs associations écologiques et environnementales : Bio-vision (formation à des méthodes agricoles durables biologiques en Afrique, prix Nobel alternatif 2013), Green Cross, Swissaid. Je soutiens des associations de dénonciation des crimes des multinationales comme Greenpeace, Public Eye.

Actions en justice et désobéissance civile :

J'ai soutenu le Tribunal Monsanto et j'encourage toute action en justice quand les efforts échouent à la table des négociations.

Je suis prêt à la désobéissance civile face à l'obstination inculte, imbécile et criminelle de nos instances de pouvoir. Je me range du côté de l'Appel aux consciences *Pour une résistance citoyenne mondiale!*, lancé par 40 organisations et plus de 100 personnalités en janvier 2019, et qui contient cette phrase: « Nous déclarerons illégitime tout pouvoir qui ne respecte pas les trois piliers essentiels du vivre ensemble de l'humanité sur une planète sauvegardée: la Déclaration universelle des droits de l'homme, les pactes sociaux des Nations Unies et les conventions internationales visant à assurer la soutenabilité écologique de notre planète, en particulier l'accord de Paris sur la lutte contre le dérèglement climatique. »

Banques éthiques :

À la mort de mes parents j'ai hérité d'un portefeuille de gestion dans une grande banque commerciale. Or, l'argent investi en bourse enrichit les multinationales qui détruisent le monde. J'ai donc totalement désinvesti de cette finance malsaine pour replacer cet argent à la Banque Alternative Suisse (BAS), une banque à orientation sociale et écologique. Une partie de cet argent soutient des démarches d'agriculture biologique, ce à quoi j'accorde une immense importance. Notre économie capitaliste va se casser la gueule, c'est inévitable. Pour limiter les dégâts, il faut investir dans d'autres systèmes économiques plus résilients. La *Global Alliance for Banking on Values* (GAVB) réunit 43 banques de tous les continents, dont la BAS. Ce sont de toutes petites banques mais leur croissance est remarquable. Elles soutiennent beaucoup mieux l'économie réelle que les grands établissements obnubilés par la spéculation boursière. En France, je soutiens le Crédit Coopératif, une autre banque éthique qui collabore avec la NEF (société coopérative de finances solidaires).

Parti politique :

Évidemment, je vote presque toujours en accord avec le Parti écologiste. Je dis « presque » parce que les politiciens étant souvent des technocrates sans pensée, carriéristes et opportunistes empêtrés dans leurs petits calculs, les politiciens de l'écologie parfois le sont aussi. L'écologie, ce n'est pas mettre des pansements sur le poison. Je crois que la véritable puissance politique aujourd'hui a lieu dans les villes en transition, par l'engagement de la société civile et des ONG, ou encore à l'ONU. Ce n'est pas suffisant, il faut soutenir de toutes nos forces les pouvoirs politiques à prendre le virage écologique.

Publications :

Je publie des textes dans lesquels je m'engage. Par là même j'essaie d'être un relais. Mon influence est sans doute microscopique mais elle n'est pas vaine parce que c'est une influence en réseau. La simple possibilité que quelqu'un me lise me sort de la solitude d'être moi. Je ne suis pas important mais ensemble nous le sommes.

Art

Cela peut paraître hors propos de parler d'art dans un inventaire de gestes écologiques. Pourtant, je crois que de célébrer la beauté dans le monde, et de tenter d'y contribuer et de partager ses émotions, a un impact sur la hiérarchie de nos valeurs. Nous vivons dans une civilisation de l'excitation et de la distraction, pas dans une civilisation de la

contemplation. Faire de l'art aujourd'hui, et un art orienté vers la beauté (pas cet art contemporain obnubilé par le laid, le banal et le douloureux), c'est inviter à un recadrage fondamental.

C'est aussi se tourner vers le positif: si nous voulons protéger ce que nous aimons dans ce monde, il faut commencer par le célébrer.

Pour m'informer

Livres :

« Je n'ai pas de télévision mais j'ai une bibliothèque. » Voilà une phrase provoquante que j'aime à répéter. Même lorsqu'un philosophe s'exprime sur le petit écran, ce qu'il dit ne va pas à la cheville de ce qu'il écrit. Le livre reste le support d'une densité intellectuelle rarement égalée. Je parle évidemment de la philosophie, des sciences humaines et de la grande littérature. Je ne parle pas de ces faux amis que sont les livres distrayants qui nous vident la tête et nous laissent sans souvenirs.

Revue :

Je suis abonné aux revues *Moneta* (*Le magazine pour un usage différent de l'argent*) et surtout *LaRevueDurable*, dont la qualité des articles m'impressionne, ou encore *Greenpeace Member*, qui m'a fait découvrir un nouveau visage de Greenpeace auquel j'adhère totalement, un militantisme fait d'expertises et de luttes à la table des négociations.

Films documentaires :

J'ai vu des dizaines de films documentaires, notamment au Festival du film vert auquel j'assiste chaque année. Les films sont un complément intéressant aux livres. Si les livres donnent surtout la parole aux penseurs, les films donnent aussi la parole aux victimes, ou à ceux qui agissent sur le terrain, aux femmes et aux hommes de bonne volonté. D'autre part, les films activent davantage notre cerveau émotionnel tandis que les livres parlent surtout à notre cerveau rationnel.

En voici une petite sélection :

- Grant Baldwin, *Just eat it : a food waste story*, Peg Leg Films, 2014.
- Riahi Brothers, *Everyday rebellion*, Hoanzl, 2014.
- Iolande Cadrin-Rossignol, *La Terre vue du cœur* (2018), Maison 4:3, 2018.
- Nathanaël Coste et Marc de La Ménardière, *En quête de sens*, Kamea Meah Films, 2015.
- Denis Delestrac, *Le sable – enquête sur une disparition*, Alerte Verte, 2013.
- Denis Delestrac et Sandrine Feydeli, *Nature, le nouvel eldorado de la finance (Banking Nature)*, ARTE France - Via Découvertes - 2014.
- Denis Delestrac, *Cargos, la face cachée du fret*, coproduction La Compagnie des Taxi-Brousse, Polar Star Films, SWR/NDR et Aljazeera Documentary Channel, 2016.
- Cyril Dion et Mélanie Laurent, *Demain*, Move Movie, 2015.
- Dimitri Grimblat, *Global partage*, 2014.
- Élise Lucet, *Les promesses en plastic de Coca-Cola* (2018).
- Andrew Morgan, *The True Cost* (Qui paie le prix de nos vêtements ?), Untold production, 2015.
- Florian Opitz, *System Error*, 2018.
- Marie-Monique Robin, *Sacrée croissance*, Arte, 2014.

- Marie-Monique Robin, *Le monde selon Monsanto*, Arte, 2008.
- Marie-Monique Robin, *Les moissons du futur*, Arte, 2012.
- Marie-Monique Robin, *Les déportés du libre-échange*, Arte GEIE/M2R Films, 2012.
- Daniel Schweizer, *Dirty gold war*, RITA, 2015.
- Coline Serreau, *Solutions locales pour un désordre global*, Montparnasse éditions, 2010.
- Gilles Vernet, *Tout s'accélère*, LaClairière Production, 2016.
- Paul-Jean Vranken et Jean-Christophe Lamy, *Liberterres*, Koan Fondation Terre de Vie et Fondation Lunt. RTBF-Unité Documentaires, 2015.

Entretiens radiophoniques :

En quelques années, j'ai écouté plusieurs centaines d'entretiens sur France Culture où sont invités des sociologues et philosophes parmi les plus grands de notre temps (France culture : Les nouveaux chemins de la connaissance ; La suite dans les idées). Je prends des notes et je réfléchis sur ces notes. J'achète parfois les livres des auteurs invités. C'est une extraordinaire source d'information pour penser le monde.

* * *

Cette petite liste de mes gestes écologiques est maladroite comme l'est ma vie, comme le sont la plupart de nos vies. En tant qu'écrivain minuscule, je ne suis pas un maître mais un passeur. En tant que citoyen du monde, je participe. Vous qui m'avez lu, vous participez aussi.

Jean-François Delhom